

*La jeunesse et ses distractions embellissent nos mémoires. Un jeu,
sur fond de tragédie humaine*

Madame Zabou est une figure saisissante du quartier. Elle est là de toute éternité. Personne ne sait dire quand elle est arrivée, ni d'où elle vient. Peu importe, elle fait partie du décor. On la craint parce qu'elle possède, paraît-il, des pouvoirs d'extralucide. Elle vit d'une maigre retraite et arrondit ses fins de mois en tirant les cartes. Pour les tout-petits, elle a des airs de sorcière avec la goutte qui perle au bout de son nez. Pourtant, elle n'a jamais mordu quiconque. A longueur d'année, elle porte un vieux manteau grisâtre, long jusqu'à ses chevilles, un chapeau de percale qu'elle a dû tirer d'une doublure, agrémenté d'une rangée de fleurs artificielles défraîchies. Proches du lorgnon, ses lunettes pincées sur le nez cachent des yeux vifs, perçants. Ses chaussures sont fatiguées, d'ailleurs elles baillent beaucoup. Elles sont comme elle, elles n'ont plus d'âge. Son pas est lent. Précédée d'une canne, le dos légèrement voûté, elle donne l'impression qu'elle va griffer à son passage. Elle est mystérieuse, madame Zabou ! Elle a plus d'un tour dans son sac.

Il n'y a pas que les enfants qui l'évitent ! En particulier ses voisins de palier qui ont vécu une expérience dont ils ne se sont pas remis. Incrédules sur les pouvoirs de la vieille femme, ils ont voulu la démystifier en la provoquant.

- Madame Zabou, jamais vous ne me ferez admettre vos sornettes.
- Ce ne sont pas des sornettes, il faut y croire. Je peux aller loin, là où le commun des mortels n'a pas accès. A travers vous, je peux pénétrer l'inconnu.
- Comment ça, à travers nous ?
- Eh bien, par exemple, à votre insu, je peux vous faire écrire des secrets, des choses que vous ne soupçonnez même pas !
- Moi, vous ne me ferez jamais rien écrire si je ne veux pas !
- Si vous le permettez, on peut essayer ?

Décidée à prouver l'impossibilité de l'entreprise, la voisine se met à la table devant une feuille de cahier vierge. C'est une femme plutôt têtue, du genre 'pour tout ce qui est contre'. Un vrai bâton de poulailler qu'on ne sait par quel bout prendre. Elle trempe la plume dans

l'encrier, pose son bras et attend. Madame Zabou impose un silence général. Subitement immobile, les yeux plus vifs que d'ordinaire, elle fixe la fenêtre comme pour scruter au loin. Elle semble être ailleurs. Au bout de quelques minutes, lourdes de suspens où la respiration de chacun se fait courte, le bras de l'écrivain occasionnel se met en œuvre. Le texte, signé par un frère mort à la guerre de 14, annonce que leur mère est gravement malade. A la stupéfaction de tous, la phrase est bien libellée. Il se trouve que quelques mois plus tard, la mère décède d'un cancer foudroyant.

Depuis, on ne plaisante plus sur les pouvoirs de l'extralucide. On évite le plus possible cette femme qui pourrait défricher d'autres jardins secrets. Le plus virulent, c'est le mari de la voisine, l'écrivain malgré elle, car précisément son époux cultive un jardin qu'il veut garder très secret, avec une ouvreuse du cinéma 'Le Capitole'. Souvent, il passe par une sortie qui se trouve au bas de la rue Curiol. Il se glisse jusqu'à l'entresol où, dans une loge désaffectée, se trouve le jardin en question. En fait, il n'est pas besoin d'être extralucide pour connaître la chose. Minot en a déjà fait le tour. Mais il sait, ça suffit !

Par contre, depuis longtemps, le jeune fouineur veut entraîner la bande de la cour afin de rendre visite à la vieille, comme ils disent, pour se moquer d'elle évidemment.

Donc, un après-midi, Henri, Antoine, Momon et l'inévitable Minot se décident à l'affronter.

- Bonjour madame Zabou, nous pouvons entrer ?

- Qu'est-ce qui vous amène les enfants ?

- On nous a dit que vous saviez faire des tours.

- Des tours, des tours, bien sûr que je sais en faire. Mais lesquels ? Vous croyez à la magie, à l'irréel, à l'impalpable ?

- Peut-être, nous ne savons pas, mais si vous pouviez nous faire voir !

- Entrez, entrez, mais soyez sages ! Il faut du calme, de la concentration, ce n'est pas un jeu d'enfants.

Nos lascars rient un peu sous cape, mais la vieille femme feint de ne pas s'en apercevoir. Elle sait ce qui les attend !

Assis autour d'un guéridon à trois pieds, nos énergumènes sont invités au calme, puis, à tenir les mains à plat au-dessus du petit meuble rond, leurs bouts de doigts se touchant. La vieille dame ferme les yeux et respire profondément. Dans un silence inquiétant, immobile, elle marmonne une ribambelle de mots incompréhensibles tout en

repositionnant son dentier comme si celui-ci faisait parti du rituel. Antoine ne rit plus. Henri esquisse une grimace. Momon reste froid, il est le chef, mais n'en pense pas moins. Quant à Minot, il serre tout ce qu'il peut serrer. Plus précisément il se serre contre son frère aîné. Soudain ! La petite table se met à frémir puis, à trembler. Nos quatre larrons, tétanisés, fixent le bois qui prend vie. Leurs mains tremblent de plus en plus et les doigts se dissocient contre leur volonté. Tous s'écartent brusquement lorsque le guéridon oscille réellement et s'éloigne lentement, claudiquant sur ses trois pieds, en direction de la porte-fenêtre du jardin. Prévoyante, n'a-t-elle pas le don de double vue ? Madame Zabou l'avait laissée ouverte. N'y tenant plus, les jeunes frondeurs s'enfuient sous les sarcasmes de la vieille femme.

Dès l'après-midi et jusque tard dans la nuit, les trottoirs sont occupés par les prostituées. Elles parlent entre elles en attendant le client éventuel. Caché derrière les persiennes closes de l'arrière boutique de l'Épicerie Fine, Robert fait son éducation sexuelle, si l'on peut dire, à peu de frais. Quelquefois, ces discussions fusent avec une telle intensité qu'il a l'impression d'être proche d'une volière où toutes jacassent. Bien qu'il répugne à cet esclavage, où des femmes deviennent des produits, des marchandises qui se vendent et s'achètent, il ne peut résister à la tentation de connaître ce qu'elles ne diraient jamais à quiconque. Il est au cœur de la prostitution. Il la subit tout en la découvrant. Pourtant, il y est né, mais ses rouages ne sont pas très clairs dans son esprit. Il éprouve une sorte de malaise plus ou moins conscient. Pour d'autres, qui ne vivraient pas certaines de ses nuits, l'attitude derrière les persiennes serait malsaine. Pour lui, c'est l'apprentissage de sa vie. Il faut qu'il sache, qu'il comprenne pourquoi lui ? Pourquoi tout ça ? Il n'est pas question d'aborder le sujet avec sa mère. La pudeur l'emporte. L'attitude nocturne de la maman est comme étrangère à leur vie. C'est un peu comme si d'autres personnages prenaient possession des lieux la nuit venue. Celle qui reçoit n'est pas sa mère, c'est une autre qui fait cela pour les aider à manger. Dans ces moments, il veut, lui aussi, être un autre.

Cependant, il voudrait bien passer des nuits sans ce nœud à la gorge et cette barre qui lui torture le ventre. Alors, il ne peut pas dire à la Clara du jour, ce que la Clara de la nuit lui fait vivre. Jamais ils n'en parlent.

Avec Nelly, il pourrait peut-être aborder le sujet. Mais ce serait sans doute lui faire du mal, en l'obligeant d'évoquer la facette sordide de son existence. Il ne sait pas s'il l'aime, peut-être ! Et elle ? Ce qu'il ne faudrait surtout pas, c'est qu'elle suppose une pitié malsaine de sa part. Non ! Nelly n'a que faire d'une compassion quelconque. Il sait qu'elle a deux vies. Simplement, son activité est clandestine, illicite, puisque tout le monde la désire, l'admet, sans la reconnaître, pire ! Feignant de ne pas la voir. Il y a bien les habitués du petit bar où ils dînent quelquefois avec sa mère, mais Robert n'ose pas poser de questions aux adultes. Leurs conversations sont faites de sous-entendus où il nage complètement. Et puis, les enfants n'ont pas droit à la parole, alors ! Il n'y a que l'épicier arménien, monsieur Altounian, qui pourrait l'aider. Il a lâché une phrase, un jour, entre deux clientes. - L'argent que donne le client à la prostituée, c'est le paiement d'un service rendu, mais c'est surtout l'indemnisation due à l'absence de l'amour.

Robert n'a pas tout saisi sur le moment, d'autant que l'épicier parlait à un autre. Mais cette phrase l'a percuté. Que diable ! La prostituée, l'argent, le service rendu, une indemnisation, l'amour absent, c'est trop dans une seule phrase ! Quant aux autres femmes, il les connaît moins et le contact trottoir est quasi impossible avec une prostituée, sauf s'il s'agit de racolage.

L'article R. 40 - 11° du code pénal français punit d'un emprisonnement de dix jours à un mois et d'une amende de quatre cents à mille francs ou de l'une de ces deux peines, ceux qui par gestes, paroles, écrits ou tous autres moyens, procéderaient publiquement au racolage de personnes de l'un ou l'autre sexe en vue de les provoquer à la débauche. Ainsi, se trouvent réprimés le racolage qui s'exerce à l'aide d'une action et celui qui consiste simplement à attirer le client par une attitude faisant apparaître sans équivoque que l'on offre ses services en vue de la débauche. Ces deux sortes d'infraction sont connues sous les noms de racolage actif et racolage passif.

(Extrait de " La Prostitution que peut-on faire ? " de Marcel Sacotte.)

Robert les connaît toutes et cette écoute clandestine lui procure une certaine intimité. Il en fait son jardin secret et n'en parle à personne. Pour lui, ces confidences volées sont sacrées. Elles ne sont pas très reluisantes, certes, et dans son esprit elles ajoutent une dose supplémentaire de sordide chez les pensionnaires du trottoir.

Il sait, ça suffit ! quoi que !...

Dolorès, une fille débordante de vitalité, travaille en groupe selon les circonstances.

- Tu imagines ! Ils étaient pressés. Je les ai pris tous les trois en même temps.

Nina, une mignonnette plutôt gentille, mais qui attire souvent les emmerdes.

- Il m'a limé pendant une demi-heure, et il ne voulait payer que pour dix minutes.

Cathy, un peu sur le déclin et passablement décatie... pauvre décathy !

- Pour une fois que je monte un jeune, il refuse un verre et me fourgue sa carte des mœurs (9) sous le nez.

(9) Les mœurs : police en civil, chargée, entre autres, du contrôle de la prostitution dans une perspective sanitaire. Les prostituées avaient été mises en carte.

<i>Nom :</i> <i>Prénoms :</i> <i>Née à</i> <i>le</i>	19
<p style="text-align: center;"><i>Les visites auront lieu</i></p> <i>le et le de chaque mois.</i>	
<p><i>Lorsque la visite tombera un dimanche ou un jour férié, elle sera remise au lendemain.</i></p> <p><i>Les jours fériés sont : le 1er janvier, le mardi-gras, le vendredi-Saint, le lundi de Pâques, l'Ascension, le lundi de la Pentecôte, le 14 juillet, le 15 août, la Toussaint et la Noël.</i></p>	CADRE <i>réservé</i> <i>à la photographie</i>

(selon " *La prostitution que peut-on faire ?* " de Marcel Sacotte).

Dans cette conjoncture, Minot l'espiègle ne tarit pas d'idées pour jouer ou se rendre intéressant. Robert lui en veut pour ce jeu à la limite de la décence, voire de la cruauté. Vers le soir, caché dans le corridor d'un immeuble voisin, le petit trublion s'époumone :

- 22, les mœurs !

Aussitôt, les femmes se dispersent, s'envolent vers l'abri le plus proche, telles des moineaux affolés à la suite d'un coup de feu. Depuis que les maisons closes sont fermées, ce qui n'est pas un pléonasme, les mœurs font la chasse aux permanentes du trottoir. La perte est conséquente pour le manque à gagner et surtout pour la réprimande très musclée des proxénètes qui les rendent responsables si elles se font prendre. L'addition est toujours pour la prostituée, c'est son lot. D'un côté, la rumeur publique assistée par la loi ; de l'autre, le gagne-pain de ces messieurs.

Le reste de la bande, excepté Robert, se délecte de l'effet produit.

Carmen, une espagnole charnue, relève sa très courte jupe pour mieux courir et, dans son déhanchement intempestif, un de ses gros seins pointe hors de son corsage. Dolorès, la futée, entre dans un commerce

et achète n'importe quoi. Rosy se réfugie chez Carlos, le garagiste, avec lequel elle a quelque sympathie. D'autres, au hasard, se lovent tant bien que mal au fond d'un couloir providentiellement ouvert. Seule Nina, celle des emmerdes, ne sait pas où aller. Elle tourne en rond. Minot sort alors de sa cachette et rejoint ses acolytes assis sur les marches de l'entrée d'un immeuble. Ils rient, se délectent parce que dans la cohue, certaines tombent, font voir leurs cuisses ou, comme Cathy, la décatie, perdent leur perruque.

Un jour, les mœurs sont vraiment là. Une toute jeune, dont c'est le premier jour de plein air après avoir fait ses classes en salon clandestin, se fait prendre. Elle ne possède pas encore les subtilités qui séparent le racolage passif de l'actif. Elle est au bord des larmes et nos jeunes énergumènes, toujours à leur poste d'observation le cul sur un pas de porte, commencent à rire jaune. Tout semble être du côté de la loi. Les mœurs vont la ramasser mais c'est sans compter sur Juliette, une ancienne, qui a tout vu de sa fenêtre. Elle déboule chez l'épicier Pedro, chipe deux bouteilles d'eau de Javel sur une étagère et sort en lançant:

- Vous les mettez sur mon compte !

La nouvelle recrue se débat en gestes et en paroles auprès de ces messieurs de la loi. Elle hurle, mais rien n'y fait. A deux, ils la traînent vers le fourgon qu'ils ont caché plus haut, dans la rue Adolphe Thiers. Leur approche s'inspire souvent de celle des apaches. La jeune femme, traînée par les bras le long du trottoir, perd son sac. Une de ses chaussures à talon aiguille, tombe dans le ruisseau. Sa chemisette blanche sort de sa jupe. Elle essaie de se redresser du mieux qu'elle peut. Mais les deux hommes, à l'avant de ce chariot humain, tirent vigoureusement comme si c'était du bétail. Pour une fois qu'ils en tiennent une, ils ne vont pas la lâcher ! Ce n'est pas un vaudeville ! C'est un pugilat lamentable, du Zola à ses heures les plus noires.

Juliette essoufflée, une bouteille dans chaque main, s'approche.

- Allons, messieurs ! C'est une enfant. Elle vient d'arriver et ne sait pas ce qu'elle fait. Je lui ai pourtant donné des conseils, mais les jeunes n'écoutent jamais. Elle n'est pas responsable. C'est son père qui a guidé son geste, il est à l'hôpital. Elle ne sait pas où est sa mère. Ils sont sans ressource. Vous ne pouvez pas l'emmener !

Les mœurs connaissent le refrain et de toutes façons ils ne sont pas là pour faire du social, non ! Ils font le social de la bonne conscience,

celle de la normalité des gens bien pensants qui ne veulent plus que l'on rencontre ça, sur la voie publique.

“ C’est un mal nécessaire... une protection contre les délits sexuels... mais celles qui font ce métier le veulent bien... on les paie pour ça... qu’on les enferme en maisons... ”

- Madame ! Allez-vous-en, sinon on vous embarque aussi ! Juliette comprend qu’il faut employer les grands moyens, elle s’interpose. La novice est au sol, les yeux hébétés. Les policiers ne la tiennent plus que du bout des doigts afin de toiser Juliette de leur légalité, menaçants. Alors l’avocate, qui les nargue du regard, laisse tomber une bouteille sur le trottoir. Celle-ci éclate aussitôt, arrose tout et principalement le bas du costume des préposés à l’ordre moral. De la Javel sur un tissu ! Les pantalons ne s’en remettent pas ! Les deux hommes courent aussitôt jusqu’à la fontaine toute proche pour sauver ce qui peut l’être encore. Juste le temps, pour les deux femmes, de disparaître derrière une porte complice. Les jeunes voulaient seulement jouer. Ce n’était qu’un jeu, sur fond de tragédie humaine.

La chemise de soie aux initiales brodées.

En face de 'Clochette' se trouve une boutique de Blanchisserie-Repassage. L'activité y est animée, tout se fait à la main. Le Nylon va arriver, mais il ne faut pas le dire à ceux qui vont en mourir. La boutique est tenue par une petite bonne femme pleine de vie, à la voix fine comme son corps. Ses cheveux sont d'un blanc laiteux mais sa vivacité pleine de jeunesse. C'est Claire, que l'on nomme Clairette. Elle est une figure du quartier. Débarquant d'Algérie, elle s'est installée là, avec sa mère, trois frères et une sœur. C'étaient des Pieds noirs avant l'heure. Pour les habitants du quartier, ils venaient d'Afrique, par conséquent ils devaient être noirs. Clairette raconte volontiers l'anecdote de cette arrivée pour le moins surprenante. Pendant plusieurs semaines ils ont été la curiosité de tous.

Depuis, deux frères se sont mariés, mais le troisième n'a pas pu. Il s'est arrêté un matin, du côté de Verdun, à la côte 304, abandonnant ses vingt ans à la folie des hommes. De son côté, Clairette s'est mariée avec Léon. Mais, en Moselle, sous un déluge de feu à Bidestroff près de Dieuze, lui aussi a quitté ce conflit dont il ne voulait pas.

- On va tous les exterminer ! Nous serons de retour avant un mois. - Ils sont fous ! Tu sais Clairette, la guerre, c'est terrible.

Quelques mois plus tard, avec d'autres, pêle-mêle, il a rejoint l'ossuaire du petit cimetière de Riche, proche de Morhange.

Attendant le départ, les militaires avaient été cantonnés aux îles du Frioul dans la rade de Marseille. Il ne reste à Clairette qu'un petit mot écrit au crayon.

Le Frioul le 3/8/14

Chère femme

Ces quelques mots pour te faire savoir que la vie est toujours la même ici, et que nous sommes toujours dans l'attente des événements. Nous souhaitons et espérons toujours un arrangement. Nous ne savons pas

quand nous partirons d'ici, ce peut être un jour ou l'autre et je n'aurai sûrement pas le temps de vous prévenir. Donc si vous saviez quelque chose, viens me voir au débarcadère du bateau. Si tu n'as pas trop de travail, viens me voir, tu me feras toujours plaisir car on languit un peu ici. Si tu as trop de travail ne te dérange pas. Je n'ai besoin de rien, sinon, si tu veux me porter quelque chose porte-moi un peu de charcuterie, rien d'autre, ce n'est pas nécessaire. Je te prie de faire une grosse caresse à ma fille sans oublier tes parents.

Ton Léon qui t'aime, et qui t'embrasse bien fort.

Léon

PS : Pour venir tu n'as qu'à dire que tu viens voir des parents aux îles.

Tout à toi.

Léon ignorait alors qu'il ne verrait pas la Noël.

Clairette a surmonté l'épreuve, s'étourdissant dans le travail. Il le fallait bien, puisque Léon ne serait plus là pour élever leur fille. Elle était vaillante, Clairette, mais pas au bout de ses peines. D'un second mariage, une petite Eva était née. La vie repartait, jusqu'au jour des dix ans de la mignonnette où une typhoïde lui a ôté la vie. Clairette a une fois de plus surmonté. Elle ne parle jamais de ces moments terribles que la vie lui a réservés et personne n'aborde ce sujet.

Cependant elle n'est pas seule. Sa mère, Mélanie, la seconde en lui apportant le courage d'observer la vie à venir et non celle qui est derrière. Ce qui fait la beauté de toute chose, c'est ce qui se cache derrière. Mélanie aussi, a connu des moments difficiles. Issue d'un milieu rural, à Aubagne, près de Marseille, elle s'était éprise d'un certain Albert plus âgé qu'elle. Sa famille était opposée à cette union. Un concubinage en 1890 et avec un vieux, vous pensez ! Aussi, les deux amants se sont enfuis, vers une terre d'asile où ils pourraient vivre leur passion.

C'est ainsi qu'ils sont arrivés à Bab El Oued, dans un quartier d'Alger, pour y vivre loin de ces tabous familiaux dans lesquels Mélanie n'avait plus sa place. Tout naturellement, elle a été spoliée par les

siens. C'était l'époque où l'honneur faisait corps avec la normalité, et gare à celui ou celle qui transgressait l'ordre établi. Un concubinage, quelle horreur ! De cette union, où l'amour était loi, six enfants ont vu le jour dans la difficulté journalière surmontée par cette force que donne l'alliance de deux êtres qui s'aiment. A cette époque, Mélanie conduisait déjà une camionnette pour livrer du charbon. Clairette, la fille aînée, faisait équipe avec elle lorsqu'il n'y avait pas école. Les autochtones algériens, étonnés, ahuris, ne tarissaient pas d'éloges pour cette mère de famille à l'activité masculine. Certes, ils étaient habitués à voir leurs femmes vaquer à des besognes très pénibles, mais c'était la conduite de la camionnette qui les dépassait. Ainsi, du Ravin de la femme sauvage à Belcour, de Fort de l'Eau à Maison Blanche, de Hussein Dey jusqu'à la lisière de la Mitidja, Mélanie a débordé de vitalité.

Hélas ! Albert est tombé, un soir, dans un accident stupide. Comme s'il pouvait exister des accidents intelligents ! Se retrouvant seule, Mélanie a voulu rentrer en France. Sans Albert, Alger n'était plus aussi blanche. Entre temps, Julot, un des garçons, avait péri de maladie indéfinie. La rage, semble-t-il, pour ce garçon qui avait été mordu par un chien. C'est ainsi que la petite troupe, à la peau blanche, est arrivée un matin dans ce quartier du haut de la Canebière, rue Martin, aujourd'hui Henri Messerer.

Alors, les vicissitudes de la vie étant ce qu'elles sont, Clairette anime sa boutique par des chants, en chœur avec ses ouvrières.

- Viens Robert ! Je dois porter du linge chez la blanchisseuse. Tu vas connaître Clairette. Elle est formidable !

- Mais Denis, je ne suis pas client chez elle.

- Qu'est-ce que ça peut faire ! J'amène un copain, elle ne va pas te manger ! Au contraire, tu vas voir, dans cette boutique c'est un autre monde. Je vais brancher Clairette sur les opérettes, elle est extra, imbattable. Elle les connaît toutes, et elle chante !

La boutique paraît d'autant petite qu'elle est bourrée de linge de toutes sortes. Robert se fait discret en se lovant contre un meuble vitré tout près de la porte d'entrée. Denis est immobile, son paquet sous le bras. Il attend car les repasseuses sont précisément en train de chanter.

Heure exquise, qui nous grise lentement,

*la tendresse, la caresse du moment...
Ineffable étreinte de nos désirs fous,
nous dit gardez-moi puisque je suis à vous...*

Leurs gestes semblent rythmés par la mélodie. C'est un air très joli, tout en finesse, mais inconnu de nos jeunes garçons. Clairette est la soliste. De temps à autre, une ouvrière se déplace vers le poêle à six fers, chauffé au coke. C'est la première fois que Robert voit un tel appareil. Composé de six pans inclinés où reposent les fers, il trône sur la droite de la boutique. D'un geste arrondi, avec une certaine grâce, la repasseuse approche le fer chaud de sa joue. Chaque ouvrière possède son étui en tissu de façon à ne pas se brûler la main, car cet outil porte bien son nom, il est entièrement en fer. Verticalement tendus au plafond, des draps blancs sèchent. Avec les chanteuses, ils donnent l'impression des cintres d'un théâtre lyrique.

*Sanglots profonds et longs,
des tendres violons.
Mon cœur chante avec vous,
à casse cœur, à casse cou...*

Chacune des ouvrières occupe un côté de la table rectangulaire. Des odeurs de linge frais se mélangent avec les filets de vapeur sous la pattemouille. Dans la vitrine, devant laquelle Robert s'est réfugié, des chemises d'hommes sont soigneusement alignées comme pour une parade. On ne saurait dire laquelle est la plus belle, elles sont si bien repassées ! Il fait bon être là. Denis a raison, c'est un autre monde ! Sur la gauche une ouvrière, Annette, tient un fer à tuyauter. Devant elle, sur un support, une robe de communiant prend peu à peu ses formes de gala. Grâce à des gestes rotatifs, vifs, précis, Annette donne naissance à une guirlande ondulée autour de la robe. De son côté, Clairette tient un fer curieux, aux deux extrémités arrondies. Par de larges mouvements semi-circulaires, elle glace des cols amidonnés. Les deux autres ouvrières s'emploient à dérider des chemises. Leurs mains sont lisses et blanches. A la suite du fer chaud, elles les passent et repassent sur le linge comme pour le flatter. D'un revers de main, elles s'assurent de la qualité d'un pli. Tout semble si simple,

naturel, que cela donne envie d'en faire autant. Portée tel un présent, la chemise terminée rejoint les autres pensionnaires de la vitrine.

- C'est joli ce que vous chantez !

- Bien sûr ! J'ai connu un chanteur, Saint-Léon je crois, qui profitait de ce passage pour déclarer son amour à sa partenaire. Il avait fait ses débuts au théâtre du gymnase et il n'a jamais voulu monter à Paris.

- Ce n'était pas au 'Palais de Cristal' ?

- Mais non, Paulette, le Palais n'avait pas la clientèle pour les opérettes.

- Au Palais de Cristal ?

- Oui ! Vous, les jeunes, ne l'avez pas connu. Ils l'ont transformé en cinéma.

- Lequel ?

- Le Pathé-Palace ! Mais avant, il y avait beaucoup de salles où l'on jouait des revues, des opérettes marseillaises, des pièces de théâtre. Au Palais de Cristal, il y avait des matinées où les amateurs tentaient leur chance.

- Eh ! Clairette ! Les salles de café-concert ?

- Bien sûr, Annette ! Il y avait le Grand casino qui est devenu lui aussi un cinéma: Le Capitole. Tout comme l'Odéon où Yves Montand a fait ses débuts avant la guerre. Et enfin, l'Alcazar ! Ça, c'était quelque chose !

- Et l'opéra, Clairette ?

- L'opéra, je n'y suis jamais allée. Tu sais, Annette, il faut être habillé et puis je ne connais pas.

- Moi, une fois, j'y suis allée. J'étais jeune et j'ai un souvenir de la musique qui m'emportait presque. Des cuivres formidables pour l'arrivée de gens bariolés, des toréadors. J'avais l'impression que l'orchestre s'enflammait. J'étais pétrifiée !

*Toréador prends ga... a... arde,
toréadors, toréadors...*

- Et les décors ! A un moment, je me souviens, il y avait une forêt, une femme chantait puis, il y a eu des pétards. J'ai eu peur. C'était beau !

Robert n'a pas assez d'oreilles ni d'yeux pour ce qui s'offre à lui. Il n'est jamais entré dans cette boutique, pourtant il croyait tout connaître du quartier. Son regard balaie la vitrine des chemises toutes

proches, tel un enfant devant une pâtisserie. Celle que vient de déposer délicatement l'ouvrière le fascine. Elle est jaune clair, lisse, luisante. Et surtout ! Elle porte des manchettes où sont brodées des initiales. Robert n'en a jamais vu de pareille.

- Elle te plaît, jeune homme ?

- Elle est belle !

Disant cela, il approche son index pour le lisser sur l'étoffe.

- Attention ! Petit curieux, il ne faut pas me l'abîmer

- C'est doux.

- Evidemment, elle est en soie et de plus elle est faite sur mesures.

En effet, elle peut être belle ! C'est une chemise fabriquée aux mesures du client chez Reboul, un grand chemisier de Marseille. Les revers des poignets portent des initiales : O.R, ce sont celles d'un proxénète notoire qui habite le quartier. D'ailleurs, il en change tous les jours même si elles ne sont pas sales. Lorsqu'on le fait remarquer à la bonne qui les apporte, elle répond invariablement la même chose.

- C'est monsieur qui l'exige, alors moi, j'exécute ! Vous faites comme si elles étaient sales.

Evidemment, ce monsieur O.R a suffisamment de ressources pour s'offrir des chemises en soie de chez Reboul et en changer quotidiennement. Il est en haut de la hiérarchie des proxénètes de la ville. Selon la bonne, on apprend que monsieur ne sait pas lire et que le matin, au petit déjeuner, madame lui fait la lecture du journal. Les bonnes ont toujours une façon savoureuse de faire connaître l'intimité de leurs patrons. Elles ont le chic pour dire, sans dire, tout en disant ! Il n'empêche que Robert vient de faire la connaissance d'une inconnue, la chemise de soie aux initiales brodées.

- J'aimerais en porter une un jour.

- Oui, mais c'est de la soie et elle coûte une fortune. Il faut faire attention au repassage.

- Je fais souvent les miennes, mais pas aussi bien que vous. Je n'ai jamais vu quelqu'un repasser, j'aimerais apprendre !

- Si tu veux, le soir à partir de sept heures, il y a une place de libre à la table. Tu peux venir avec ta chemise. Mais dis ! Je ne t'ai jamais vu, comment tu t'appelles ?

- Robert, madame. Je ne suis jamais entré parce que...

- Je ne veux pas le savoir, ici tu apprendras que la porte est grande ouverte. On y vient sans explication.

Elle est comme ça Clairette, la main tendue vers qui en a besoin. Ce que Robert ignore, c'est qu'en réalité elle le connaît bien ainsi que sa situation familiale pour le moins difficile et particulière.

Mais dans la boutique

Après l'épicier arménien qui le propulse vers l'électricité, voilà que Clairette lui apporte une corde supplémentaire à son arc, le repassage.

Ce soir, dans son lit, il va commencer à répéter les gestes de la repasseuse et qui sait ? Sans doute qu'un jour il aura, lui aussi, une chemise de soie avec ses initiales brodées sur le revers des manches.

CIQ Arenc-Ville

Le voyage dans la voiture de la Toussaint

Au garage de Carlos, la bande à Momon se fabrique des rêves au volant de la camionnette du patron. Ils s'initient à la conduite lorsqu'il faut rentrer l'engin ou le sortir dans la rue quasiment déserte. Chacun se frotte à la complication des pédales, de la marche arrière ou du rétroviseur. C'est devenu un jeu au goût de confrontation sous la houlette de maître Carlos. Les paris sont souvent engagés et gare au déficient ! Son honneur en prend un coup pour des semaines. Par contre, il y a interdiction d'entrer dans l'une ou l'autre des voitures de la clientèle. Carlos est impitoyable à ce sujet. Seul Robert a le privilège des les posséder toutes, le soir, lorsqu'il reste pour le lavage. Il fait alors toute la lumière dans le garage et, de siège en siège, de volant en volant, il voyage, il pilote. Il asperge les pare-brise pour faire jouer les essuie-glace ou encore il actionne les flèches lumineuses de changement de direction qui jaillissent à l'arrière de la carrosserie, à droite ou à gauche. Par contre, il ne juge pas utile de mettre les moteurs en marche, à quoi bon ? Il ne pourrait pas rouler, il empesterait le garage, mais surtout, il ne connaît pas le maniement de tous les leviers de vitesses. Pour la quatre chevaux Renault, celle qui a le moteur dans le coffre arrière, le levier est au plancher comme la camionnette de Carlos. Mais pour la traction-avant, avec son levier coudé près du tableau de bord, il hésite toujours. Evidemment, Carlos n'a pas une clientèle de voitures de luxe. Celles-ci sont réservées aux grandes vitrines de l'avenue du Prado, après la place Castellane. Quelquefois Robert y va en badaud. Là-bas tout est spacieux, élégant, inaccessible. Les larges allées sous les platanes, les maisons bourgeoises, les portails en fer forgé, les grandes baies vitrées, alors les voitures, forcément, vont avec le décor et ce n'est pas celui du garage de Carlos. Robert serait si heureux de monter dans l'une d'elles, quel cadeau ! D'ailleurs, il aimerait tout simplement aller dans n'importe laquelle, même celles qu'il lave. Le minuscule parcours avec la camionnette de Carlos ne comble pas son manque. Qu'il se place droit sur le marchepied ou derrière, agrippé à une ridelle lorsqu'un collègue conduit, cela ne suffit pas.

Par contre, une fois l'an, il a ce bonheur d'aller en voiture. C'est pour la Toussaint. Il accompagne Clairette au cimetière. Depuis qu'ils ont fait connaissance, le jour de la chemise aux initiales brodées, il passe souvent à la boutique de la blanchisseuse. Certains soirs, il se bat avec ses chemises, se rendant compte qu'il y a loin entre les gestes des professionnelles, si simples, et les siens, souvent empêtrés. Il s'entend bien avec Clairette et elle l'utilise pour toutes sortes de besognes qu'elle s'empresse de rémunérer. Robert n'est pas plus pauvre qu'un autre, au contraire, sa richesse est grande par les contacts qu'il noue dans le quartier, mais elle veut compenser l'injustice qu'il vit chez lui. Elle sait, ça suffit !

Donc, à l'occasion de la Toussaint, elle lui a proposé de venir avec elle, afin de l'aider à porter les fleurs au cimetière. Pour une balade on fait mieux, mais tel un culte, Clairette consacre ce déplacement vers sa fille Eva. De sa famille, personne ne l'accompagne. Ce moment est à elle, à elle seule. Dieu seul sait ce qu'elle y dissimule !

“ La vérité des êtres se trouve souvent dans ce qu'ils cachent. ”

A cette occasion, elle porte dix gros chrysanthèmes blancs sur la tombe surmontée d'une chapelle, à saint Pierre, le grand cimetière de Marseille. Dix grosses boules blanches pour les dix ans d'Eva.

Ce jour férié, la boutique est désertée par les ouvrières et Robert s'y présente tôt le matin. La double porte de bois est toujours ouverte parce que c'est aussi l'entrée du logement. Clairette et les siens vivent dans l'arrière boutique, comme tant d'autres dans les commerces du quartier. Pour ce garçon c'est une journée importante. Au-delà de la relation affective qu'il a tissée avec la blanchisseuse, il sort en voiture. C'est l'événement !

Il a fait un effort de toilette. Sa chemise est repassée de la veille. Il porte son unique cravate, celle des jours importants. Il s'est endimanché pour honorer celle qui lui offre ce voyage.

Lorsque le taxi s'arrête devant la blanchisserie, il fait les honneurs à sa bienfaitrice en lui ouvrant la portière. Ils montent, et prennent possession des lieux. Cet instant est magique, exceptionnel, le véhicule est à eux, à lui. Il leur appartient puisqu'ils pourraient aller où bon leur semble !

Le voyage peut commencer. D'abord, ils passent chez la fleuriste où la blanchisseuse paie avec de gros billets de mille francs. Puis, chargés des dix boules couleur de neige, ils repartent. Robert a fait pivoter le strapontin qui se trouve juste derrière le verre de séparation. Les taxis TUPP s'inspirent des voitures anciennes où le conducteur est séparé des passagers par une glace qui coulisse de moitié. Dès que la destination lui a été communiquée, il s'isole des voyageurs. Pour un peu, on se croirait au temps des calèches. D'ailleurs il y a des marchepieds pour monter dans la voiture.

Légèrement courbés, on entre pour prendre possession de la large plage arrière. Le sol est couvert d'un tapis-brosse de chanvre qui étouffe les pas. La banquette est de cuir noir. Tout autour, les parois sont capitonnées jusqu'à la petite vitre ovoïdale du fond.

Dans cet intérieur clos, étanche, c'est le calme, l'intimité. Seul le moteur transmet un léger tempo régulier jusque sous le tapis-brosse. Robert se cale dans son siège tout en maintenant de la main et du pied les pots de chrysanthèmes. Il éprouve une sensation curieuse, délicieuse, protectrice même, à se déplacer comme cela, enfermé, presque au chaud, tout en étant au milieu de la rue. Les flaques d'eau ne sont pas agressives. Il ne fait pas très beau. Quelques gouttes virevoltent dans un vent d'automne, mais la vitre de Robert n'est pas rayée pas les grains rasants. L'extérieur s'agite, s'affaire comme dans un film muet. Un enfant s'agrippe à son parapluie qui s'est retourné. Deux personnes âgées, soudées l'une à l'autre, se plient vers l'avant pour lutter contre le petit vent frisquet. Quelques feuilles, rescapées du balai de cantonnier, courent sur la chaussée. En hâte, des gens entrent et sortent des boutiques. Le chauffeur actionne son avertisseur pour doubler. L'autre véhicule semble résister un moment puis glisse lentement vers l'arrière. Robert arbore un sourire de satisfaction, de supériorité même, lorsque le véhicule disparaît. A un ralentissement, un vélo se faufile, s'infiltré jusqu'à sa hauteur. Il est là, tout contre, presque à le toucher. Observant la fragilité de l'équilibre du cycliste, Robert n'en apprécie que mieux sa confortable position. Le rictus de l'homme traduit l'agression extérieure. Le taxi devient un nid douillet. Il repart de plus belle comme pour humilier le pédaleur. Aspiré vers l'arrière, le vélo s'efface à son tour. Sur la Canebière ce sont les affiches de cinéma qui défilent. A peine Robert a-t-il le temps de

déchiffrer celles du Capitole que celles de l'Odéon sont déjà là. Au feu rouge, un court instant, il dévisage les gens alignés sur le trottoir. Ils sont prêts à bondir sur lui telle une vague qui hésite à l'instant du ressac. Subitement, ils donnent l'assaut, fondent sur le taxi, inondent ses contours, glissent de toutes parts. Puis, la déferlante se dilue, fluide, comme la mer qui se retire des rochers un jour de mistral. En montant la rue Thiers, il passe en revue ces maisons qu'il connaît bien. Furtivement, au niveau du grand escalier de la rue Messerer, il aperçoit la fenêtre de sa chambre. Pour la première fois il fait le tour de 'La Plaine' sans effort, assis, en spectateur. Il a la sensation que la grande place tourne autour de lui. Aujourd'hui, la couronne de platanes est garnie d'un parterre de chrysanthèmes multicolores que les fleuristes ont aménagé tôt le matin. De loin, entre les passants qui s'entrecroisent, les bras chargés de fleurs, il entrevoit la rue St Pierre qui aspire les véhicules vers sa descente. Tous vont dans la même direction, en caravane. Robert est fier d'être du voyage.

Au fond du véhicule, Clairette occupe le centre de la banquette de cuir noir. Sa tête est juste dans l'axe de la vitre arrière. Des faisceaux de lumière, surgissant de derrière les arbres, mitraillent ses cheveux de lune. Son visage si fin, à la peau satinée, sans fard aucun, fait penser à l'image douce d'une vierge de l'église. Elle est silencieuse, sans doute en route vers sa fille, son passé.

O mère, la plus sainte entre toutes les femmes,

lumière de candeur,
et de simplicité.

Toi qui par la douleur
d'un corps écartelé,
fis de ton sang mon sang, de ta ferveur mon âme.

Laisse-moi murmurer, le tendre épithalame,(10)
d'un nom choisi par Dieu pour la plus honorée.

Moi, larron de Satan, pleurant vers l'Idumée,(10)
de ton sourire O mère, égale à Notre Dame.
Aucun chant ne dira tes nuits et tes alarmes,
ni le ton malmené contre l'adversité.
A ces affres, vertu que nul coup ne désarme,
O toi dont le devoir pourtant fut la seule arme,
je ne puis de mon cœur, offrir que cette larme,

qui portera ton nom jusqu'à l'éternité.

Chanté par

Alain Vanzo

Robert savoure cet huis clos de délicate pudeur, vécu avec cette femme d'une autre génération, belle, encore inconnue il y a peu. A son égard, il éprouve un sentiment étrange, partagé entre le désir de lui venir en aide pour la souffrance qu'il lui devine, et celui de se réfugier dans la solidité qui émane de son être. A plusieurs reprises, lorsqu'il est à la table de repassage de la boutique, il a surpris sur son visage des regards d'entendement. Lorsque son coup de fer n'est pas très assuré, il n'a qu'à la regarder pour comprendre. Quelquefois, sans un mot, elle s'approche, guide son bras. Ils se sourient.

Mais aujourd'hui, dans ce refuge capitonné, le moment est plus privilégié, plus rare. Etonnante sensation qu'il éprouve à échanger en silence avec elle, à la manière d'un couple dans leur salon après une longue journée de travail. Ce doit être bon de s'enfermer dans le calme, le soir, lorsque tout est en ordre. Sans crainte de la nuit qui s'approche chargée d'un certain corridor aux multiples frémissements. A cet instant, il doit avoir l'air heureux car Clairette lui adresse un sourire de partage. Sans doute aussi, son cœur n'est-il que tendresse pour ce jour de pèlerinage vers sa

(10) Epithalame : Chant nuptial. Poème composé à l'occasion d'un mariage. Idumée : Petite contrée au S.E de la Palestine. Fut soumise par David. Partagée entre les provinces de Palestine et de Judée.

Alain Vanzo : Chanteur d'opéras, ténor.

filles ? Le léger ballonnement de cette calèche providentielle, l'odeur du chaud, du feutré, tout le berce. Ce confort l'emporte. Alors que tout virevolte à l'extérieur de mille reflets, le salon devient une sorte de nacelle close aux saveurs d'intimité. Il plane comme dans un rêve. Il nichera ce moment dans ses secrets. Par flashes, le spectacle continue. Il profite de tout et n'a pas assez d'yeux pour saisir toutes les images qui défilent. Sans se retourner, le chauffeur actionne la glace de séparation pour annoncer qu'il évite la rue St Pierre parce qu'il y a trop de charrois. Tout au long du boulevard Chave, ce sont les

platanes qui tendent désespérément vers le ciel leurs branches aux nœuds dépouillés. C'est la rafale de quelques rayons d'un soleil frileux de l'hiver qui commence. Quelle étrange différence entre ce lieu de douceur ouatée et l'agitation de la rue ! La vitre arrière donne l'impression d'aspirer vers le lointain la rue, les trottoirs, les personnes. Pendant un moment, le taxi fait route avec le tramway. Inclinant la tête sur le côté comme un oiseau curieux, Robert regarde par en dessous les gens qui s'y entassent. Il en apprécie que plus sa position de privilégié. Placé juste derrière le chauffeur, il conduit avec lui. Il connaît les orientations à donner à ce levier de vitesses. Il les passe avec l'homme en imitant ses gestes tout en surveillant les fleurs de Clairette. Rien à voir avec le simulacre dans le garage. Aujourd'hui il y a le bruit du moteur, le balancement du siège et les décors pleins de vie qui n'en finissent pas de s'offrir à lui. C'est magique !

Il pose à nouveau son regard sur Clairette toujours silencieuse. Il s'imprègne du dessin de la manette de remontée des glaces. Il palpe sa boule noire, imitation ivoire. Le plafonnier est resté éclairé. Chaque pointe des facettes de son verre semble un diamant. Il suit un faisceau qui court sur la fine lame en bois nacré de la portière. Il fixe les fleurs blanches qui éclairent de leur

virginité cette nacelle d'un jour. Il en effleure les pétales comme on caresse un visage aimé. Clairette lui adresse un sourire complice. Sans mot dire, ils communiquent, ils ne sont qu'un. Le voyage continue !

Dans le cimetière St Pierre, grouillant de personnes silencieuses, Robert s'infiltré dans la communauté de ce pèlerinage annuel. Lui, qui n'a pas de parents connus, pénètre dans cet autre monde, le découvre. A cet instant, il fait partie de la famille de tous. Dans un silence de cathédrale, il aide Clairette à disposer les fleurs dans deux amphores blanches qui encadrent le devant de la chapelle surmontant le caveau. Il respecte l'émotion de la blanchisseuse. Il la partage bien qu'il ne connaisse pas sa fille Eva dont le portrait trône sur le petit autel à l'intérieur de la chapelle. Autour d'eux, tous les visages sont graves. Chacun doit faire un voyage, à reculons, avec celui ou celle qui n'est plus. Aujourd'hui, la vie fait une halte, consciente de sa relativité.

Le retour est aussi silencieux malgré la cohue. Les taxis s'alignent en file indienne à la sortie du cimetière. Les gens se bousculent un peu. La gravité de tout à l'heure s'estompe. La vie reprend ses droits. Clairette propose de s'arrêter au café glacier de la rue Pisançon. Elle

veut partager avec ce jeune ami un moment de tendresse. Sans doute, veut-elle aussi adoucir quelques remords vis à vis de ce garçon pour lui avoir demandé de l'accompagner par un jour si peu réjouissant.

Le retour au quartier par la rue de l'Académie se fera à pied, mais qu'importe !

Ce fut un beau voyage, dans la voiture de la Toussaint !

Par contre, le seul moyen de locomotion dont les enfants du quartier sont maîtres, c'est la carriole. Tout comme les manœuvres de la camionnette, c'est un sujet de suprématie quant à sa construction. Tous cherchent à obtenir les roulements à billes les plus gros, le bois le plus solide et en cette période d'après guerre, les ressources sont faibles. Pourtant ce bolide de descente est rudimentaire. Une planche, la plus épaisse possible, sert de siège où l'on peut s'asseoir ou bien se coucher à plat ventre, les jambes dépassant à l'arrière. A l'avant, portant un unique roulement, une planchette sert de gouvernail en pivotant sur un axe de fortune. Deux roulements à l'arrière complètent la motricité. La rue Sénac possède une inclinaison propice à l'ivresse de la vitesse, et, lorsqu'on atteint le bas, il faut remonter au plus vite, la carriole sous le bras, pour recommencer la course. Les riverains ne sont pas avares de vociférations car si le jeu est grisant, le bruit des carrioles est tout simplement horrible. Les amortisseurs et roues de caoutchouc ne sont pas monnaie courante

La seule chose qui court, c'est la carriole. Des défis sont lancés. De futurs pilotes en herbe sont à pied d'œuvre, mais les riverains n'ont pas des désirs de mécènes. Ils gueulent et se postent souvent en justiciers au bas de la descente. Ils vont jusqu'à se plaindre aux parents des coursiers. Certains soirs, c'est un récita! de réprimandes et confiscations d'engins au logis paternel.

Pour les vélos le scénario est très voisin, à part le bruit. Chacun s'équipe selon ses possibilités. Le dérailleur 'Campagnolo' est roi. Les géants de la route, Coppi, Bartali, Bobet en font la publicité. Les poignées de freins, les cocottes, sont à l'honneur. Les boyaux, identiques à ceux qui croisent le dos des champions, sont d'un prix qui en fait leur rareté. Alors, c'est à celui qui trouvera le pneu le plus fin. Mais la difficulté insurmontable pour la plupart, c'est le garage. On ne va pas payer un loyer dans une remise de la cour ! Alors, c'est la

montée de l'engin dans l'appartement au grand dam des voisins qui rouspètent pour les éraflures sur les murs de la cage d'escaliers.

Robert n'a que de faibles possibilités financières, comme bien d'autres, et celui qui équipe un vélo en pièces détachées devient le roi de la débrouille, l'objet de bien des convoitises. Il crâne, bien évidemment. L'argent de poche n'est pas encore à la mode, non ! Ce qui est à la mode, c'est le système D.

Les rues étant relativement désertes, un défi, presque un record, est mis en place pour un périple à vélo. Il s'agit de faire le tour du pâté de maisons. Partir de la rue Messerer, descendre la rue Sénac, remonter la Canebière, tourner dans la rue Curiol et finir devant la blanchisserie de Clairette. Les chronos vont bon train et le vainqueur a droit à une bise comme pour l'arrivée d'une étape du tour de France. Lorsqu'il n'a pas de client, Albert, le garçon coiffeur, tient lieu de spectateur attentif, particulièrement chaleureux même. Ainsi, souvent il offre au vainqueur une de ses littératures coquines que son tiroir garde en secret.

On est loin du voyage de la Toussaint, mais la carriole ou le vélo permettent de rêver.
